

Lettre à Forest

Catherine Mavrikakis

Number 160, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mavrikakis, C. (2019). Lettre à Forest. *Moebius*, (160), 125–133.

lettre à forest

Catherine Mavrikakis

Montréal, le 6 octobre 2018

Forest,

J'hésite encore à vous écrire et si je me permets de le faire c'est que cette lettre ne vous parviendra pas.

Il reste que j'aime peu fréquenter les écrivains, je les trouve mesquins et prétentieux. Peu intéressés à parler d'autre chose que de leur œuvre sur laquelle ils ont tant d'insipidités à dire. Mais là n'est pas la question.

Pour me discréditer, il me suffirait d'avouer que j'ai déjà eu terriblement envie de rencontrer Hervé Guibert jadis. Je lui ai bêtement écrit. Après tout, son travail demandait quelque chose comme une réponse, faisait signe à une communauté. Les amis de Guibert voulaient lui sauver la vie. Guibert nous imaginait, nous appelait à l'aide par ses livres. Nous espérions former un réseau occulte de guérisseurs. Nous voulions éradiquer le sida de l'écrivain. Nous nous réinventions en chamanes, en médecins, en infirmiers ou encore en parents. Nous devînmes vite ceux et celles qui ne lui sauvèrent pas la vie. Il nous avait déjà

consacré un livre ! Nous nous insérions dans son histoire, au lieu même qu'il nous avait désigné et nous finîmes en pleureuses spectrales, errant en toute saison autour de sa sépulture, quelque part sur l'île d'Elbe, comme il l'avait prévu.

Votre écriture à vous, Forest, exige de ne pas être dérangée. Je ne saurais y trouver ma place.

De vos mots émane une autorité qui me tient à distance.

Je n'ai pas envie de vous importuner, Forest. Vos lecteurs devraient bien comprendre que vos livres installent un retrait, établissent un éloignement.

Ils proclament un interdit d'approcher. *Noli me tangere*. En Forest, ses résurrections et ses morts, il faut avoir foi.

Je suis tombée sur *L'enfant éternel* par hasard. Une critique littéraire en avait dit beaucoup de bien. Je ne fais pas souvent confiance aux lectures des autres, mais j'ai éprouvé le besoin de vous lire. Le compte-rendu de votre texte parlait peut-être d'un « livre insoutenable ». C'était en 1998. Ma vie venait de changer à tout jamais. La vôtre encore davantage que la mienne. Je me suis procuré votre ouvrage. Et puis... Un matin, j'ai écrit dans un de mes cahiers quelque chose comme : « Ce que Mallarmé a gardé secret dans son *Tombeau pour Anatole*, Forest le dévoile. La petitesse de la douleur, sa ténacité au jour le jour, sa mesquinerie inscrite dans les détails. L'espérance folle, la désespérance tout aussi idiote. » J'ai posé votre *Enfant éternel* à côté des œuvres complètes du poète, dans ma bibliothèque. Avec le temps, vos ouvrages se sont accumulés là sur l'étagère. Je vous suis restée fidèle. Et Mallarmé continue à vous côtoyer.

Je n'ai pourtant pas souvent recommandé votre œuvre. Pas facile de lancer à n'importe qui : « Cela te plaira, Forest,

c'est sûr... » On devrait plutôt avertir vos lecteurs que vous les malmènerez. Il faut peut-être faire partie des pestiférés, de ceux et celles qui n'ont plus grand-chose à perdre pour accepter de plonger dans vos écrits où l'intempestif se fait éternité. Justement.

Vos mots, je ne les conseille qu'à ceux et celles qui sauront vous aimer. Je n'accepterais pas la moindre réticence, le moindre doute. Je n'adresserais pas la parole à quelqu'un qui oserait un : « Forest... oui. Mais... »

Pourtant, je n'ai pas hésité une seconde quand Jeannot m'a demandé : À quel écrivain vivant voudrais-tu écrire ? J'ai répondu tout de go : Philippe Forest.

J'avais en tête tant d'écrivaines célèbres : Jelinek, Oksanen, Aleksievitch, Desportes, Angot, Blais, Eltit. Avec elles, ma langue se serait faite bavarde. J'aurais joué la logorrhée. J'aurais eu beaucoup de choses intelligentes à inventer et les phrases se seraient enchaînées sans heurt.

J'ai pensé que prononcer votre nom était une erreur. D'ailleurs, j'ai dit *Foret* et non *Forest*... J'avais omis le s... déjà, j'étais en faute.

À partir de là, tout ne pouvait que devenir pénible.

En fait, je ne voyais que vous à qui je ne voulais pas vraiment ou encore vraiment pas écrire. « Avec Forest, avec un s cela deviendra vite intenable », me répétait une petite voix méchante en moi. Je ne l'ai pas écoutée et j'ai annoncé à Jeannot : « Philippe Forest. Oui, Philippe Forest », toujours en omettant le s. Sachant très bien et ne devinant pas, pourtant, tout à fait, peut-être l'oubliant, combien vous écrire me serait difficile.

J'aurais pu commencer cette lettre dans une familiarité de bon aloi. J'aurais dit : « Cher Philippe », et puis le reste m'aurait été soufflé par les circonstances. « Vous

avez cinquante-six ans. Moi, cinquante-sept. Les hasards de la naissance pourraient nous rapprocher. On parle d'une même génération. J'ai d'ailleurs deux cousins qui portent votre prénom. Les Philippe dictaient la mode dans notre jeunesse. Vous enseignez la littérature à l'université en écrivant en parallèle, ailleurs, c'est aussi mon cas et, comme vous, je ne parle jamais de mes livres en classe. Comme vous, je proclame qu'il ne faut pas mélanger les choses. Il y a notre tâche de professeur et puis, et puis le reste, tout le reste... » « Comme vous, comme vous », aurais-je répété, idiote, presque heureuse... Il m'aurait été facile de m'avancer en double féminin, en Doppelgänger échevelée, en cousine de la cuisse gauche, en camarade sympa, en collègue volubile. Il aurait été aisé de me proclamer sœur spirituelle et immédiatement je serais tombée dans un tutoiement effréné : « Cher Philippe, tu ne recevras pas cette lettre, mais... tu sais, toi et moi, on a beaucoup en commun. On se ressemble, Phil... »

Cela ne m'aurait pas paru faux. Dans ces trivialités d'usage, j'aurais mis à nu un imaginaire, le mien, qui ne demeure pas exempt du désir un peu kitsch, très baudelairien, de paraître votre « semblable », votre « frère ». Mais cette intimité avec l'auteur de *L'enfant éternel* ou encore de *L'oubli* me demeure, malgré tout, impossible. Elle reste invraisemblable.

Entendez-moi, Forest, je ne doute pas qu'il soit sûrement agréable de manger ou de bavarder avec vous. Maïté Snauwaert, qui a écrit un magnifique livre sur votre œuvre, *La littérature à contretemps*, m'affirme que vous êtes quelqu'un de très gentil (vous voyez, je vous espionne tout de même un peu). Je suis sûre que vous pouvez vous montrer agréable et, sûrement, oui, sûrement très drôle.

D'ailleurs, je dois vous avouer que je guette sur YouTube vos apparitions. J'ai même poussé le ridicule de lectrice à aller vous écouter lors d'une de vos venues à Montréal, dans la librairie Gallimard, où vous vous trouviez assis à cinq mètres de moi. Il aurait été possible à toute autre qu'à moi de vous faire part de cette admiration et de ce sentiment absurde d'une constellation peu fortuite d'âmes éparpillées et surtout perdues.

Forest, j'ai souvent pleuré en vous lisant. J'ai souvent pensé que, présentés l'un à l'autre, nous pleurerions longtemps, hébétés de douleur. Chacun de son côté. Comment ne pas s'effondrer, Forest ? Et, enfin, comment ne pas devenir fous devant ce qui disparaît en laissant tant de traces qui ne demandent vite qu'à être oubliées.

Ils insistent si longtemps en nous, ces mots de l'oubli. Voilà ce que votre dernier livre me murmure.

Je ne veux pas parler de ce qui revient sans cesse dans votre œuvre. L'absente ou l'absence de tous les bouquets de la joie. Parce que la joie, il en reste quand même, et malgré ce que l'on dit. Mais comment faire comprendre le deuil, son emprise vivante, son érotisme étrange, sa puissance vorace ? Comment écrire cette folie qu'est le manque ? Vous seul le savez.

De cela, de ce que je ne nomme pas, Forest, nous ne saurions parler. Nous ne saurions que pleurer. Alors, je rêve, je rêve de ne pas pleurer en vous parlant.

Souvent, la nuit, m'apparaît en songe la scène de notre rencontre improbable et digne. J'erre dans un très long train en quête d'un siège où je pourrais m'asseoir. Le voyage est long, je le sais et je n'ai pas la force de penser que je devrai traverser de nombreuses contrées, sans trouver un

lieu, même précaire, pour mon repos. Je cherche un petit espace où m'assoupir.

Dans mes rêves, je suis toujours en quête de sommeil. Je demande à dormir, encore plus, plus longtemps, plus profondément. Dans mes rêves, je rêve de dormir et de rêver que simplement je dors.

Tout à coup, alors que je traverse le train, me vient l'idée d'ouvrir un compartiment qui se trouve un peu en retrait. Je vous vois. Je vois Forest, Philippe. Vous êtes assis, seul. Vous écrivez sur une petite table de fortune. Vous n'avez aucunement envie de partager ce lieu, aménagé pour vous, mais vous avez la grandeur de ne pas me remarquer. Vous ne me dites rien. Vous ne daignez même pas lever la tête pour me faire un signe de connivence, un signe qui dirait : je vous ai vue. Malgré votre indifférence, Forest, envers mon existence incongrue, je l'admets, je décide de m'installer dans votre compartiment, n'ayant plus le courage de partir à la recherche d'une place libre que je sais ne pas pouvoir trouver. Les sièges en face de vous sont vacants. Néanmoins je m'assois à vos côtés. Vous ne dites rien, toujours rien. Vous ne levez pas les yeux des pages que vous avez accumulées. Vous écrivez, Forest, dans la distance que demande l'écriture. C'est ce que je me dis : « Forest écrit. C'est bien. C'est ce qu'il doit faire. » Vous me laissez lire par-dessus votre épaule. Je suis là près de vous. Pourtant, je ne vous interromps pas. Au contraire. J'ai cette effroyable impression que vous savez très bien que je ne dirai rien, qu'avec moi vous pouvez écrire. Je dépose ma tête sur votre épaule gauche. Votre main droite ainsi ne cessera d'avancer des mots, les uns à la suite des autres. Je dors sur votre épaule. Vous écrivez.

Êtes-vous seulement gaucher, Forest? Mes songes me prétendent le contraire.

Dans mon rêve sur vous, je rêve que vous disparaissiez pendant mon sommeil. En sueur, dans mon rêve, je me réveille. Je vous retrouve. En sueur, dans mon rêve, vous écrivez toujours.

Au réveil, durant mes nuits les plus terribles, celles où je n'arrive plus à pleurer, je rêve que je vous accompagne dans l'écriture et dans les trains. Vous êtes là. Comme un seul homme, comme l'écrivain que vous êtes. « Toute la nuit », puisque vous l'avez écrit, je me répète : « Aie confiance, aie confiance, aucune nuit n'aura jamais raison de la pensée où tu vis avec moi. » « Toute la nuit », Forest, vous accompagnez ma douleur. Celle qui m'empêche de rêver que je dors. Sentinelle, vous ne veillez pas simplement sur moi, non. Vous veillez sur toute la douleur du monde, la vôtre aussi, celle que vous avez enfermée dans vos livres, celle qui veut tenir entière dans une œuvre donnant forme à ce qui n'en veut peut-être pas.

Le chat, le vôtre, le mien, celui qui appartient à tous, à « toute la nuit », le sait bien, lui aussi. Il est là couché auprès de ma tête, sur mon oreiller. « Toute la nuit », il me regarde vous lire et parfois il saute vers vous dans le rêve en train. Et déjà, il s'en va. Et déjà, il revient. Il court vers votre rêve... N'a-t-il jamais existé, notre chat, Forest, le chat de Schrödinger, celui qui est à la fois mort et vivant? A-t-il connu une vie, ailleurs que dans les livres? Ou est-ce vous, Forest, qui m'accompagnez « toute la nuit »? Ou lui, le chat, celui qui est là pour toujours se confondre avec la nuit, alors qu'il veille sur elle?

La douleur demande une distance. Celle qu'il reste entre vous et moi. Nous nous tenons là, vous et moi, éloignés

l'un de l'autre, devant elle, ou à côté d'elle. Elle vient de nous apparaître. Nous la contemplons. Elle a déjà disparu.

Autour d'elle et avec elle, nous ne serons jamais compagnons, vous et moi, Forest. Je reste irrémédiablement inconsolable, seule, mais ce n'est qu'avec vous, dans ce retrait qui vous arrache à moi, que je connais quelque chose comme l'ampleur cosmique de la détresse.

C'est cette vastitude-là, celle du désarroi que j'ai ressentie dans *Crue*, alors qu'un monde entier était englouti sous les eaux, dans le chagrin. Qu'est-ce qui, en nous, survit ?

« Chacun est responsable. Chacun est seul responsable. Chacun est seul responsable de tous », vous ai-je su écrire en citant Saint-Exupéry. Oui, c'est vrai que vos livres sont chacun seul responsable des douleurs de la vie. Et il vous faut plusieurs livres, une série, pour arriver à toujours dire mieux cette petite chose, cette même chose que vous ne dites jamais dans sa totalité, parce que les livres, malgré tout, sont trop petits pour porter l'étendue de ces douleurs-là.

Pour vous, Forest, il faudrait réécrire les mots de Kafka, ceux qu'il adresse à Milena et que je me répète souvent. Oui, les mots de Kafka, c'est un peu ceux que vous envoyez en secret à vos lecteurs :

J'éprouve parfois l'impression que nous habitons une même pièce avec deux portes qui se font face ; chacun tient la poignée de la sienne ; à peine un cil bouge-t-il chez l'un, l'autre est déjà derrière sa porte ; que le premier ajoute un mot, l'autre a déjà certainement refermé sa porte, on ne le voit plus. Il rouvrira, car c'est une pièce qu'on ne peut peut-être pas abandonner. Si le premier n'était pas comme l'autre, il garderait son calme, il aimerait apparemment mieux ne pas regarder ce que fait le second, il ferait petit à petit régner l'ordre dans la pièce

comme si c'était une chambre pareille à toutes les autres ;
au lieu de quoi il travaille comme l'autre de sa porte, il
arrive même que chacun soit derrière la sienne et que la
belle pièce reste vide.

Oui, la pièce entre nous restera vide, Forest, même si
j'aimerais tant pouvoir l'habiter avec vous. Nous y danse-
rions grandioses.

Je crois parfois voir le chat la traverser ou alors je vous
sens terré derrière la porte. C'est cette pièce déserte que
vous nous demandez de regarder dans vos livres. Je me
garderai de l'occuper avec ma dérisoire présence de lec-
trice. Je ne vous dirai pas : « je suis là », parce que, comme
notre chat, vous avez déjà filé.

De vous, Forest, cher Forest, je ne m'approcherai pas.

Je vous ferai signe de loin, de très loin.

Lorsque je chercherai le sommeil, je continuerai à m'as-
sourir sur votre épaule imaginée dans un train.

Et la nuit, quand je ne dormirai pas, je vous saurai là où
vous n'êtes pas.

Je regarderai les étoiles.

Et je croirai avec vous que le Petit Prince y a peut-être
retrouvé sa rose.

Avec toute l'amitié dont je suis capable en rêve, je me
repose ici,

Catherine